

# Comment photographier tout le poids du monde

**Gilbert Vogt** Baroudeur du lointain comme de l'ordinaire, le Sédunois expose une vie d'images et d'émotions sans filet



François Barras Texte  
Chantal Dervey Photo

Quelle quantité de beauté et d'horreur l'œil peut-il absorber avant la saturation? Dans le regard de Gilbert Vogt passent des éclairs de joie et des nuages de tristesse, des images heureuses et des douleurs anciennes que son métier lui a fait embrasser avec la même intensité. Sur les murs de la galerie La Grenette, le Sédunois a jeté ses souvenirs comme on vide son sac. En faux vrac, presque en masse, à la façon d'un trop-

plein d'émotions dont l'expressivité s'affranchit du commentaire: «Itinéraire sans frontières» est une exposition sans légendes. Et Gilbert Vogt lui-même parle peu. Plutôt, il survole son travail comme sa vie, avec des raccourcis et une forme de pudeur qu'il faut ouvrir au couteau.

Sur les murs, ainsi, quarante années en photos racontent mieux que leur auteur ses innombrables voyages, de la Palestine à Cuba, du Liban à l'Ouganda, mais aussi dans les rues de Lausanne, rugissant contre le sommet voisin du G8, ou dans le défilé valaisan de la Fête-Dieu, mitrailleurs aux côtés des croix. Qu'elles zooment sur l'humain ou

« Quand on a couvert l'épidémie du sida en Ouganda, on marchait parmi les condamnés à mort. Le soir, tout le monde était au whisky, pour laver les images »

se dissolvent dans les immensités marines, ses images ont capturé des fulgurances, des rêveries, des rencontres - car tout commence par une rencontre. «Léo Ferré était venu jouer à Sion en 1979. J'avais 19 ans. J'étais resté la journée devant les loges. Il est venu vers moi et a accepté que je le suive. On a fini dans un carnotzet à 3 heures du mat' ». L'apprenti gagne en confiance sans s'affirmer encore photographe, bienheureux dans une bohème posthippie où la jeunesse en keffieh partageait ses colères et son haschisch. «Comme tout le monde alors, j'ai planté mon clou dans la Matze (ndlr: figurine typiquement valaisanne en bois et

aux traits tordus) pour protester contre l'auto-route. Et comme tout le monde aujourd'hui je gueule parce qu'elle ne va pas jusqu'à Brigue», sourit-il. L'époque est à la débrouille, aux vendanges pour payer la colocation, aux virées parisiennes, à la vente de quelques clichés pour mettre du beurre dans les épinards. Aux boulots alimentaires, qu'il envisage comme formateurs. «Je n'ai jamais trouvé dégradant de photographier les mariages. On est bien payé, on mange à l'œil et on apprend à faire un reportage: se fondre dans un environnement particulier et ne pas rater les petits moments essentiels.»

En termes de passion, la photo le partage au rock, «un moteur» dont, de façon surprenante, l'expo ne témoigne pas. «Je n'allais pas toujours au concert avec mon appareil, j'étais dans le public. Et puis je me réserve pour un projet spécial, peut-être.» Il pourrait s'articuler autour des Young Gods, dont il capture l'aventure depuis trente ans. «Gilbert est venu vers nous un soir, après un concert en Valais, se souvient Franz Treichler, fondateur et chanteur de la formation genevoise. Il nous a dit qu'il voulait faire un travail sur le groupe, mais surtout des ambiances, des coulisses, sur le long terme. Je pense que cela reflète bien sa vision des choses. Il est fidèle, discret et d'une énorme sensibilité.»

## Une fondue au Temple solaire

Les choses sérieuses, qui feront de son nom une signature régulière de la presse romande, commenceront à la fin des années 1980, lorsque Gilbert Vogt photographie en indépendant pour les journaux suisses. «C'était un mec joyeux, positif, avec un côté écorché, se souvient Sébastien Féval, actuel chef photo de «24 heures». Il aimait son boulot mais aussi la convivialité que permettait le métier. Au lendemain de la tuerie de Salvan, on avait poireauté depuis 7 h du matin devant le chalet brûlé. À la fin de la journée, on est allés manger dans un bistrot voisin quand on a soudain vu sortir le défilé des corbillards! Foutu pour foutu, on est resté devant notre fondue.»

La joie de vivre résiste mal aux reportages sur des terrains en conflit, qu'il réalise pour la presse ou pour des ONG comme Terre des hommes. Il ramène de ses voyages des images fortes, souvent dures. «Les enfants, surtout, dans des conditions de précarité épouvantable. L'innocence bafouée, les mochetés de la guerre, ça ne m'a pas blindé du tout. Quand on a couvert avec des journalistes l'épidémie du sida en Ouganda, on marchait toute la journée parmi les condamnés à mort. Le soir, tout le monde était au whisky, pour laver les images.» La picole, il ne s'en cache pas, a longtemps accompagné sa vie. C'est «la béquille», pour tenir. Habiter depuis toujours dans la vieille ville de Sion, «la rue de la Soif» aux multiples bistrots, ne l'a pas aidé à refuser l'«alcoolisme social» des apéros valaisans. «Avec ce canton, c'est un peu une relation amour-haine, résume l'ancien baroudeur. Comme beaucoup, je m'y sens écrasé, j'ai besoin de le quitter souvent, mais j'y reviens. Et puis il y a un côté authentique. Le Valaisan, c'est quand même quelque chose, non? Franchement!» Il se marre.

Ce matin-là, Gilbert boit du thé. Il n'a plus touché à l'alcool depuis trois ans. Sa santé a surtout souffert d'un accident de la circulation survenu en 2004. Le coup du lapin, assis à l'arrière d'une camionnette sur des bancs latéraux, sans ceinture. «On roulait à 20 km/h...» La fracture des vertèbres le laisse exsangue, immobilisé pendant une année, en rééducation durant deux. Brisé mais pas à terre: il a depuis repris son appareil photo, à son rythme. «Je suis vite fatigué, je ne pourrais plus porter du matériel lourd comme avant, grimper des montagnes ou traverser des déserts.» Mais il revient tout juste du Liban et prévoit un travail photographique au Maroc, sur les routes de l'Atlas, ces montagnes qui, avant leur métamorphose, étaient un Titan portant le poids du monde sur ses épaules...

## Sion, galerie La Grenette

«Itinéraire sans frontières», jusqu'au 30 juin.  
Me-di (15h-18h30). Et ve de 10 à 12h. Entrée libre

## Bio

**1960** Naissance à Bâle le 18 octobre. **1973** Après une enfance à Lausanne, il déménage avec sa famille à Savièse, en Valais. **1979** Rencontre, à Venise, le photographe Jonathan Robertson. Il arrête son apprentissage de photographe pour le suivre neuf mois comme assistant technique en Corse. **1983** Long séjour à Paris, fréquente le milieu artistique. **1985** Découvre l'Espagne de la Movida. **1986** Retour en Valais, installe son atelier de photographe à Sion. **1989** Commence un grand reportage sur les Young Gods. **1994** Sortie du livre «Le Valais en mouvement». **1995** Nombreux reportages à travers le monde pour des ONG. **2002** Membre fondateur de l'agence Pixsil.com. **2004** Victime d'un grave accident de la circulation qui nécessite une longue rééducation. **2019** Exposition sédunoise. Rêve de Maroc